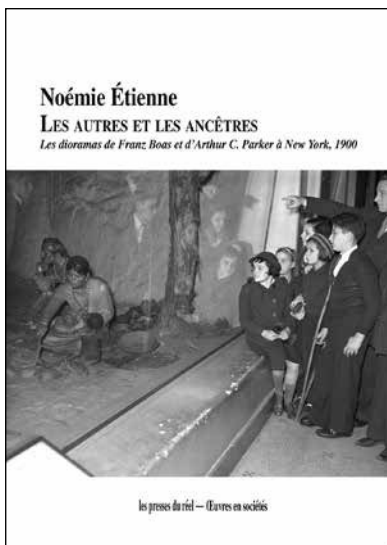


Le livre du mois

LES DIORAMAS DE LA DISCORDE

Il ne faudrait pas que les circonstances récentes, relatives aux confinements, relèguent ce livre dans les « enfers » de la librairie. Son propos, réellement captivant, touche en effet à de nombreux domaines qui peuvent intéresser plus d'un lecteur : l'anthropologie, la sociologie, la muséologie, l'histoire des minorités, les *racial studies* et bien entendu, l'histoire de l'art. Noémie Étienne les orchestre de main de maître pour étudier un dispositif muséal qui fait aujourd'hui l'objet de vifs débats : le diorama. De quoi s'agit-il ? De vitrines – fermées ou non – montrant, soit des animaux naturalisés dans leur environnement (on touche ici aux mises en scène des muséums), soit des mannequins en cire ou en plâtre décrivant



des sociétés humaines. L'auteur s'intéresse à ces derniers et plus précisément aux dioramas reconstituant la société amérindienne, mis en place par deux anthropologues : le célèbre Franz Boas, qui officia au musée d'histoire naturelle de New York, et surtout Arthur C. Parker, au musée d'État de New York, à Albany.

À partir d'un historique de l'usage des dioramas en Europe et aux États-Unis, qui forme une trame d'arrière-plan très dense, N. Étienne resserre son analyse sur la situation américaine du début du XX^e siècle. Toute la chaîne de fabrication de ces dioramas est remise au jour et avec grand mérite, car les archives manquent ou ont été détruites ; il a fallu une enquête minutieuse et policière pour retrouver les traces d'une activité que certains voudraient anéantir. Le moulage in vivo pour fabriquer des mannequins a été mené par les plus grands sculpteurs américains, comme Mahonri Mackintosh Young par exemple, dans les réserves indiennes. La recherche d'artefacts amérindiens, leur mise en scène comme des reliques, le choix même des thématiques de ces faux tableaux vivants révèlent des choix très engagés, souvent polysémiques. Or, la finesse de l'interprétation donne un aperçu tout à fait neuf de cette entreprise. Les activités agricoles et artisanales des Indiens choisies à Albany servent ainsi une thèse inouïe au début du siècle. Elles attestent que les autochtones cultivaient leur terre bien avant l'arrivée de colons européens, alors même que la fiction de l'Indigène essentiellement guerrier et nomade faisait florès dans l'imaginaire américain. Dans un pays où la possession de la terre et l'occupation du territoire devenaient essentiels, les dioramas d'Arthur C. Parker, lui-même d'origine iroquoise-séneca, se présentaient alors comme une défense des droits des Indiens.

Il serait difficile d'expliquer ici toutes les pistes que suit l'ouvrage, tant il est riche. Mais il faut noter que s'il part de dioramas spécifiques, il révèle de manière originale le poids de l'esthétique muséale dans l'affirmation ou la contestation de discours scientifiques et historiques. Les dioramas apparaissent ainsi au moment où les États-Unis reconstruisent leur identité et affirment une filiation entre les Amérindiens, en passe de disparaître, et les Américains. Dans les musées, le « primitivisme » et l'exotisme ne sont jamais innocents... L'auteur, qui examine dans les derniers chapitres l'usage actuel des dioramas, en fait la puissante démonstration, servie par une écriture dynamique et une illustration souvent totalement inédite. C. G.

Noémie Étienne, *Les autres et les ancêtres. Les dioramas de Franz Boas et d'Arthur C. Parker à New York, 1900*, Les Presses du Réel, 2020, 348 p., 32 €.



VOIR L'INVISIBLE ?

Professeur honoraire d'histoire de l'art contemporain, Denys Riout nous entraîne dans une singulière étude, celle des « œuvres invisibles ». Cette recherche est particulièrement étendue, puisqu'il souligne, à juste titre, que la notion d'invisibilité était déjà prégnante dans le domaine de l'art sacré. Il élabore ensuite une typologie des différentes définitions et formes que peut recouvrir la notion d'œuvre invisible. Une partie est ainsi consacrée aux « tombes et monuments » et aux différentes stratégies d'enfouissement qui se développent tout particulièrement au fil du XX^e siècle. L'œuvre est aussi rendue invisible par autrui, cachée, dissimulée, de l'usage, répandu au XVII^e siècle, des rideaux ou des voiles, aux œuvres clandestines à la façon du monument à Arago de Jan Dibbets, dont les médaillons dans Paris passent, à dessein, inaperçus. La vue, jusqu'alors dominante, se dérobe pour laisser place à d'autres sens qui sont sollicités de manière singulière. Les « œuvres à toucher, sentir, écouter » permettent d'aborder tout un pan de la création, telles les œuvres à portée musicale de Philipp Otto Runge, Caspar David Friedrich ou James Whistler, la *Sculpture pour aveugles* de Brancusi, *La Peinture des sons, bruits et odeurs* de Carlo Carrà et des futuristes, ou encore les expérimentations synesthésiques de l'art contemporain. Dans une société dominée par les arts visuels, Denys Riout fait apparaître et comprendre la subtilité de ce qu'on ne peut pas voir. Fanny Drugeon

Denys Riout, *Portes closes et œuvres invisibles*, Gallimard, 2019, 368 p., 25 €.